FRC1.8714JA

Case
FRC
16755

DISCOURS

PRONONCÉ par le Citoyen A. Crassous, à la Société des Amis de la Liberté & de l'Egalité, à la Rochelle, lors de l'inauguration d'un nouveau local pour les séances, le 12 décembre 1792, l'an premier de la République Française.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA SOCIÉTÉ.

Chez les hommes libres les fêtes doivent être simples & instructives; elles ne doivent pas être mystérieuses comme celles que les prêtres de toutes les Religions ont instituées; elles ne doivent pas être resserrées par la gêne & la contrainte, comme celles que les rois commandent à leurs sujets. Le cours périodique des années rappelle-t-il quelques-uns de ces événemens mémorables où la Nation brillante d'énergie a renversé ses tyrans & reconquis ses droits? Les armes des Républicains ont-elles brisé les fers de quelque Peuple que le despotisme écrasoit encore? Veut-on exprimer ce sentiment profond de Liberté qui est devenu l'ame de la Nation, & dans lequel notre existence semble puiser de nouvelles forces? Les citoyens se réuniſſent par un mouvement spontané au premier signal de leurs Magistrats; des emblêmes simples indiquent le motif de leur réunion, la joie est dans tous les cœurs, les chants de Liberté sont dans toutes les

THE NEWBERRY LIBRARY

bouches, & la fête en se terminant ne laisse aucun souvenir douloureux, elle a ranimé le patriotisme, elle a étouffé les vœux des ennemis de la chose publique : telles sont les dernieres fêtes par lesquelles nous avons célébré l'affranchissement des Savoisiens, & la gloire qu'ont acquis nos Freres d'armes du premier Bataillon de ce département ; comparons-les avec ces prétendues réjouissances qu'on symétrisoit par ordre de la cour chaque fois qu'il naissoit un rejeton de la race oppressive des rois ; peres, qui vous êtes glorifiés d'avoir donné à la Patrie des enfans dignes d'elles, croyez-vous que sous nos tyrans votre joie eût fait la joie publique ? Comparons-les seulement avec les solemnités auxquelles nous avons assisté lorsque notre Liberté étoit encore à la merci d'un roi ; le jour que l'on a consacré à rappeller l'acceptation que ce traître avoit faite de la constitution, n'avions-nous pas tous le cœur oppressé ? Une voix intérieure ne sembloit-t-elle pas nous annoncer l'hypocrisie & la scélératesse du dernier des rois? Il faut que le salut public soit indépendant des caprices d'un homme ; il faut que la puissance nationale soit le seul mobile de tout, pour rendre les fêtes vraiment civiques, & leur imprimer le caractere qui leur est propre.

Telle est celle qui nous occupe en ce moment ; réunie depuis le commencement de la Révolution, cette Société n'a travaillé qu'à se fortifier dans les principes de l'Egalité, à les ramener à leur pureté ; elle a évité autant qu'il a été en elle toutes les fausses nuances par lesquelles le patriotisme s'est laissé abuser, & aujourd'hui elle veut par des signes extérieurs annoncer à quiconque aborde cette enceinte, que s'il nourrit en lui-même quelqu'idée d'esclavage, s'il n'a pas en horreur les rois & tous

les tyrans ; s'il n'eſt pas franchement Républicain, il doit fuir ce lieu, il n'eſt pas digne de s'aſſeoir parmi nous.

Les drapeaux Américain & Français, une pique ſurmontée d'un bonnet, voilà les emblêmes adoptés dans la France régénérée ; preſque par-tout on y a joint le drapeau Anglais, nous l'avons rejeté pour le moment ; les Anglais eux-mêmes rendront juſtice à nos motifs.

A l'inſtant où la Baſtille fut renverſée, les Français couverts encore de la pouſſiere de l'eſclavage, jeterent les yeux ſur les autres Nations ; ils cherchoient autour d'eux l'exemple d'un Peuple libre, c'étoit un guide dont ils croyoient avoir beſoin dans la nouvelle carriere qui s'ouvroit devant eux.

Les Anglais ſe diſoient libres, ils ont dans leur parlement une repréſentation populaire, il exiſte chez eux un eſprit National qui donne à leurs actions une empreinte de Liberté ; les Anglais furent notre premier modele.

Malheureuſement les Anglais ont un roi ; lorſqu'ils s'éleverent contre la tyrannie de Charles Ier. ; lorſque ſa tête coupable tomba ſur l'échafaud, ils eurent la foibleſſe de ſe livrer à un ſeul homme, de faire dépendre de Cromwel le ſort de la Nation, Cromwel régna ſous le nom de protecteur ; il tranſmit cette dignité à ſon fils, mais il ne lui tranſmit ni les talens, ni même les vices qui pouvoient la ſoutenir, & cette circonſtance qui prouvoit ſi évidemment combien les Peuples s'égarent quand ils ſe donnent des Repréſentans héréditaires ; comme ſi les vertus & le mérite étoient héréditaires, comme ſi la nature contractoit l'engagement de faire paſſer dans le fils toutes les qualités du pere, cette circonſtance, dis-je, ne ſervit qu'à

gâter la Révolution Anglaise ; Cromwel fils ne put soutenir le protectorat ; les manœuvres de Monk ce général fameux que Lafayete a voulu parmi nous prendre pour modele, empêcherent l'établissement de la République ; Charles II reprit la couronne, & les Patriotes furent immolés ; le même échafaud qui avoit vu périr le tyran, fut teint du sang de Sidney le défenseur, l'apôtre de la Liberté.

Il y eut encore un moment dont les Républicains pouvoient profiter ; Jacques II successeur de Charles, abusa de son pouvoir ; un mouvement violent s'éleva contre lui, mais le fanatisme & l'intrigue y eurent trop de part, & la Révolution Anglaise finit par être un échange de roi ; les Anglais investirent encore de ce titre & de l'inviolabilité Guillaume, prince d'Orange, qui ne leur avoit offert les secours de la Hollande que pour détroner le roi son beau-pere.

C'est, n'en doutons pas, à cet exemple fatal que nous devons la Constitution monstrueuse qui, au milieu des plus belles institutions, renfermoit le germe de leur destruction, qui, à côté des Représentans librement élus du Peuple, nous donnoit un Représentant héréditaire, nous exposoit à l'enfance, à la vieillesse, à tous les vices de celui que le hasard de la naissance porteroit au trône, mais qui heureusement en a investi Louis XVI ; bienfait signalé de la providence qui vouloit faire voir aux Nations la royauté dans toute sa difformité !

Si les talens de Cromwel & de Monk ont donné des rois aux Anglais, n'avons-nous pas à pleurer aussi d'avoir eu un Lafayette &, disons-le, puisqu'enfin la vérité est connue, un Mirabeau ? Les Français n'ont-ils pas à gémir d'avoir prodigué

l'encens à des talens ſublimes, il eſt vrai, mais avilis par la corruption la plus honteuſe ? J'ai vu le buſte de Mirabeau par-tout, je l'ai vu à la Société même des Jacobins ; j'ai été quelquefois témoin des efforts que de zélés patriotes y ont fait pour arracher le ſouvenir de cet homme qu'ils connoiſſoient à fond ; le preſtige exiſtoit encore, & ils ne purent réuſſir ; combien je félicite notre Société d'avoir échappé à cette eſpece d'idolâtrie ! Aujourd'hui la ſtatue de Mirabeau eſt briſée aux Jacobins, elle eſt voilée dans la Convention nationale, les preuves de ſa trahiſon ont été trouvées aux Tuileries, & une juſtice tardive va ſans doute lui enlever les honneurs que la Patrie deſtine à ceux qui ont mérité ſa reconnoiſſance, mais que la poſtérité ſeule peut décerner ; ſachons donc, puiſqu'enfin nous ſommes Républicains, ſachons connoître le danger d'encenſer aveuglément les particuliers ; ſervons chacun la République avec zele ; honorons les vertus, les belles actions, mais pourſuivons les traîtres, quelqu'ils ſoient, quelqu'ait été leur conduite précédente, & perſuadons-nous bien que le ſalut de la Nation ne peut jamais dépendre d'un ſeul homme.

Ce qui nous a préſervés d'être auſſi long-temps que les Anglais, expoſés à l'inſatiable ambition d'un roi, c'eſt que nous n'avons pas conſervé, comme eux, une nobleſſe & deux chambres, dont l'une fut uniquement affectée à la nobleſſe, c'eſt que notre repreſentation nationale eſt vraiment univerſelle & fondée ſur l'Egalité la plus parfaite ; les Anglais au contraire ſont fort en arriere ſur ce point important ; leur gouvernement n'eſt point nivelé ſur les baſes de la Liberté & de l'Egalité, & leur balance apparente des pouvoirs n'a ſervi

qu'à assurer à leur roi une puissance plus illimitée; voilà ce qui enchaîne momentanément l'élan qui nous porte vers les Anglais ; sans doute la Nation, suivant la sage observation de Thomas Payne, ne doit pas être confondue avec son gouvernement ; si elle se laissa entraîner dans des erreurs à la suite de sa révolution, comme nous nous sommes trompés à la suite de la nôtre, au moins elle consacra les grands principes de la souveraineté Nationale ; la liberté de la presse la fit échaper à de nouvelles invasions du despotisme, & tout annonce que, prête à briser ses derniers liens, elle ne tardera pas à rentrer dans tous les droits dont les intrigues aristocratiques l'ont privée ; aussi nos vœux volent au-devant d'elle, & déjà il n'est plus question de cette rivalité qui existoit bien moins entre les deux nations, qu'entre leurs gouvernemens respectifs ; assez long-temps nous avons été victimes des fantaisies criminelles de nos rois, & bientôt en Angleterre comme en France, on s'empressera de faire une expiation à l'humanité en enlaçant le drapeau des Anglais avec celui des Français.

Pour le drapeau Américain, il est le premier qui doit flotter au milieu de nous ; il nous rappelle la Révolution la plus importante, la plus complette, celle qui a préparé la nôtre, qui a préparé celle de toutes les Nations : ah ! lorsque Louis le dernier donna des secours aux insurgens Américains, il étoit loin de connoître l'écueil où son trône alloit se briser ; il étoit loin de vouloir faire un acte de justice ; entraîné par une basse jalousie, par le desir d'humilier le cabinet britannique, il a signé l'indépendance de l'Amérique, mais il a regardé comme peu important pour lui le mode de gouvernement qui seroit adopté par ces Peuples éloi-

gnés, il ne s'en eſt pas même occupé, & s'il a expoſé le ſang des citoyens, ce n'étoit point pour la cauſe de la Liberté, c'étoit pour combattre le roi d'Angleterre.

O aveuglement des rois ! les Peuples ne ſortent pas envain de leur ſommeil ; l'Amérique s'eſt éclairée ; des taxes odieuſes lui étoient impoſées par le miniſtere ; le parlement n'y mettoit aucun obſtacle, parce qu'elles lui étoient étrangeres ; les colonies n'étoient point repréſentées dans ſon ſein ; le peuple Américain n'a pu ſoutenir cette dégradation ; il a ſenti qu'une nation ne pouvoit exiſter que par la Liberté, & que pour être libre il falloit qu'elle prît part à ſon gouvernement ; il a repouſſé l'oppreſſion du miniſtere Anglais, & l'influence de la Liberté a été ſi impérieuſe, que treize états qui embraſſent une étendue immenſe de pays, qui ſont diviſés en une multitude de ſectes différentes, ſe ſont réunis par un mouvement unanime, & prononçant un égal anathême au roi d'Angleterre & à tous les Rois, ont fondé la République la plus vaſte qui ait encore exiſté.

Dès cet inſtant les trônes ont été ébranlés ; & nous qui avons ſecondé les efforts de ce Peuple courageux, nous aurions pu lui aider à rompre ſes fers, nous aurions pu entendre retentir ce nom ſacré de Liberté ſans reconnoître qu'en la donnant aux autres, elle nous manquoit à nous-mêmes ; nous aurions pu voir plus long-temps les dilapidations de la cour, le luxe ſcandaleux de notre clergé, les vices de notre nobleſſe, ſans rougir de notre aviliſſement ! c'étoit impoſſible ; le moment eſt venu ; & nous auſſi nous avons été libres.

Il eſt vrai que, dans nos premiers tranſports, une confiance aveugle nous a bercés ; nous avons cru

que tous les hommes qui avoient touché la nouvelle Angleterre avoient dû en rapporter le feu électrique de la Liberté ; on a penſé que Lafayette, parce qu'il avoit combattu avec Waſington, devoit être l'homme de la Nation, & il a tout fait pour accréditer cette opinion juſqu'à l'inſtant où, laiſſant tomber ſon maſque, il n'a pas craint de faire maſſacrer lâchement les Patriotes que la haine des rois & le ſentiment Républicain, qui n'eſt autre que le ſentiment de la Liberté, avoit réunis au Champ de Mars ; mais pourquoi parler de cet impoſteur ? De toute la guerre de l'Amérique, il n'a conſervé que le ſouvenir de l'avoir faite par ordre du roi ; il a oublié les Peuples qui ont cependant été ſi généreux avec lui ; mais nous ne les oublierons pas ; ils ont été nos modeles, nos préçurſeurs dans la carriere ; nous les ſuivrons, & nous perfectionerons, s'il eſt poſſible, leur ouvrage ; leur compatriote Thomas Payne dont les écrits ont le plus contribué à leur révolution, naturaliſé Français, eſt aſſis au nombre de nos Repréſentans ; il nous vengera de la défection de Lafayette, & combien il eſt doux de penſer qu'au lieu de quelques monſtres qui ſe ſont voués à l'infâmie en trahiſſant leur Patrie, nous acquérons pour amis des Peuples entiers ! Anglais, Américains, Peuples qui vous ébranlez pour conquérir votre Liberté, ces deux drapeaux ſuſpendus ſont le gage de l'union indiſſoluble qui régnera entre nous, nous ne ſerons tous que les citoyens de l'Univers ; la Convention a décrété au nom de la Nation Françaiſe, qu'elle accorderoit fraternité & ſecours à tous les Peuples qui voudroient recouvrer leur Liberté, à tous les citoyens qui auroient été vexés, ou qui pourroient l'être pour la cauſe de la Liberté ; comptez ſur

nos bras, & s'il y a désormais entre nous quelque rivalité, elle ne sera fondée que sur le desir de cultiver avec plus de fruit, d'étendre avec plus de succès les principes de l'égalité.

Les Peuples libres étant naturellement unis, il convenoit d'adopter une marque distinctive qui fût en quelque sorte le signe général de ralliement: sous les rois, tout portoit l'empreinte de leur autorité, tout rappelloit à leur puissance, & singés d'abord par la noblesse, ensuite de proche en proche par l'aristocratie bourgeoise, il n'y avoit personne qui, en se donnant des armes, des girouettes, des livrées, ou des poteaux, ne crut exercer une petite portion du pouvoir; la royauté dans sa chûte a entraîné toutes ces usurpations de la vanité; nous les remplaçons par l'emblême qui caractérise la Liberté.

Cet emblême, c'est la pique surmontée d'un bonnet, c'est le souvenir de l'événement à jamais célebre, auquel un Peuple dût son affranchissement.

Les Suisses étoient autrefois sous la domination de cette même maison d'Autriche, à laquelle nous devons Antoinette, & tout ce que nous éprouvons de maux; ils étoient en proie à des gouverneurs avides qui se croyoient tout permis sous des despotes, & faisoient payer au Peuple, par des vexations inouies, les bassesses qu'ils prodiguoient à leur maître; le mal étoit à son comble; enfin le génie de la Liberté s'embrâsa au sein des montagnes; une multitude d'hommes courageux se décida à secouer un joug insuportable, & ils n'attendoient plus qu'une occasion favorable, lorsqu'elle leur fut fournie par leurs propres tyrans.

L'infâme Grisler, gouverneur de la ville d'Altorf aujourd'hui capitale du canton d'Uri, fit mettre sur

la place publique au bonnet au haut d'une pique, & ordonna par une proclamation à tous ceux qui paſſoient d'ôter leur chapeau & de faire une profonde révérence devant le bonnet.

Guillaume Tell paſſe, il ne peut ſe ſoumettre à cet aviliſſement, il eſt amené devant le gouverneur qui le condamne à mort, & par un rafinement de cruauté lui accorde la vie à condition qu'il abattra à coups de fleche, & à une grande diſtance, une pomme de deſſus la tête d'un de ſes enfans; Tell frémit, il déclare qu'il aime mieux mourir que de s'expoſer au haſard de tuer ſon fils; Grisler le menace de les faire périr tous deux s'il n'obéit.

Tell ne peut réſiſter, il a l'adreſſe d'abattre la pomme ſans faire de mal à ſon fils, & tout le monde eſt dans l'admiration pour un pere qui a eu le bonheur d'échaper à une ſi horrible épreuve; cependant le gouverneur apperçoit une ſeconde fleche cachée ſous l'habit de Tell; il lui demande ce qu'il en veut faire; je te la deſtinois, répondit franchement le héros de la Suiſſe, ſi ma main m'eût trahi & eût frappé mon fils; auſſi-tôt il eſt envoyé pieds & mains liés dans une barque qui attendoit Grisler ſur le lac d'Uri, pour être conduit ſous ſes yeux à un château fort.

Etant au milieu du lac, un orage violent s'éleva; la barque étoit à l'inſtant de périr; les gens du gouverneur lui conſeillerent de délier le priſonnier, comme l'homme le plus adroit & le meilleur batelier du pays; le danger ne permit pas à Grisler de délibérer, il y conſentit; mais Guillaume Tell n'eut pas plutôt le gouvernail en main qu'il ſe dirigea vers le pays de Schwitz, & ſe voyant aſſez près de terre vers une roche qu'on appelle encore

à préſent la roche de Tell, il ſe ſaiſit de ſon arc, ſauta ſur la roche, & eut le temps de gagner les montagnes avant que les autres puſſent débarquer; là, il choiſit un défilé creux & couvert, où il falloit que le gouverneur paſſât, & s'étant caché entre les haliers, il le tua d'un coup de fleche; il accourut auſſi-tôt à Schwitz, ſe réunit à Stouffacher & à tous ceux que la perſécution avoit juſtement irrités; ceux-ci prirent les armes, tuerent les autres gouverneurs, raſerent leurs forteresſes, & de ce jour le premier de l'année 1308 ſe forma la République des Suiſſes, que l'Empereur Albert chercha vainement à ſoumettre par la force, & que l'Empereur Henri VII fut obligé de reconnoître ſolemnellement en 1315.

Près de 500 ans ſe ſont écoulés depuis cette époque glorieuſe, ſans qu'aucune puiſſance dominatrice ait pu atteindre un peuple qui s'étoit élancé avec tant de vigueur vers la Liberté; il eſt cependant loin de jouir de tous les avantages qu'il devoit ſe promettre; diviſé en Cantons qui forment autant de Républiques indépendantes, s'il en eſt quelques-uns qui ont ſu fixer les vertus paiſibles & le bonheur au ſein de leurs montagnes, les autres ſe ſont laiſſés maitriſer par des Sénats ariſtocratiques; le beſoin & l'oubli de leur dignité les a portés à vendre leurs ſervices aux rois qui les payoient, & les malheureux trompés par les perfidies de Louis le dernier, ſe ſont prêtés aux manœuvres exécrables qui devoient nous enchaîner, ſi la journée du 10 août ne nous eût ſauvés: ah! ce ſont les rois qni ſont coupables de cet aviliſſement des Peuples, mais les Peuples vont être vengés; le plus criminel des rois va être jugé; il eſt en ce moment devant le tribunal de la Nation; il eſt

dépouillé de tout cet éclat menſonger qui avoit ſi long-temps ébloui nos yeux ; inſenſés que nous étions, les rois étoient regardés comme la divinité ; il n'étoit même pas permis d'examiner leurs actions, ils commettoient impunément les crimes que la Société pourſuit dans tous les hommes ; illuſion cruelle tu es diſſipée ; Louis va être jugé ; c'eſt-là le terme, le complément de notre révolution ; l'Egalité ne doit pas ſouffrir l'horrible privilége du crime.

En conſidérant cette pique ſurmontée d'un bonnet, nous devons donc nous ſouvenir de l'atroce barbarie dont a été capable un gouverneur, l'agent d'un roi, & comme ſous bien des aſpects nos rois ne nous traitoient pas mieux que Grisler n'avoit traité les Suiſſes, cet emblême renferme tout ce qui doit frapper des Républicains, le ſouvenir des crimes des rois, & la gloire des Nations qui ſe ſont délivrées de ce fleau.

Une idée même m'attache en ce moment, c'eſt que l'action du gouverneur Autrichien fut ſpécialement dictée par cet inſtinct de mal qui fait le caractere des rois ; ce ne fut pas une ſimple fantaiſie qui lui fit choiſir un bonnet plutôt que toute autre choſe ; ce ne fut pas ſeulement une gaieté abuſivement ridicule qui le porta à faire ſaluer le bonnet par les habitans qu'il gouvernoit, il vouloit réellement leur imprimer le cachet de l'eſclavage : en effet, on ſait que les Peuples anciens dont les vertus nous ſont ſouvent propoſées pour modele, ceux qui faiſoient profeſſion d'être libres & d'être ſupérieurs aux autres Peuples, avoient le malheur d'aſſocier à leur Liberté l'eſclavage d'autrui ; les Lacédémoniens avoient des eſclaves, les Romains en avoient auſſi, & à Lacédémone,

comme à Rome le bonnet étoit la marque distinctive des hommes libres; les esclaves ne pouvoient le porter, & il étoit devenu l'objet de leurs vœux, comme étant le signe de l'affranchissement; ce fut ce que Grisler avoit en vue quand il voulut que le bonnet fut un objet de vénération pour les Suisses; il les mettoit par-là au rang des esclaves de Rome, il sembloit leur dire que la Liberté étoit un bien qui n'étoit pas fait pour eux; il ne vouloit dominer que sur des esclaves; Grisler reçut la juste punition de ses attentats, & puissent tous les oppresseurs des Nations être également punis suivant la grandeur de leurs forfaits!

Nous Français, nous n'avons point parmi nous d'esclaves, comme les Romains, & nous ne craignons pas de faire rougir aucun de nous en portant ce symbole des hommes libres; mais c'est à présent sur-tout qu'il doit être porté; quand César expia par sa mort la destruction de la Liberté de Rome, des médailles furent frappées en l'honneur de Brutus, elles représentoient un bonnet pour annoncer que Brutus n'avoit porté des coups que pour venger & sauver la Liberté; plusieurs années après que les Empereurs eurent tout asservi, Néron mourut, & les Romains se rappellant un instant ce qu'ils avoient été, crurent qu'ils pouvoient aspirer encore à la Liberté; ils parurent dans les rues avec le bonnet, comme s'ils eussent été affranchis par la mort de Néron; les Romains étoient alors dans la dégradation; ils n'éprouverent à cette époque quelqu'élévation de sentiment que pour retomber dans un esclavage plus profond, qui a fini par le pire de tous, sous la domination des prêtres; mais, puisque dans ces momens même, le bonnet fut pour eux un emblême heureux, puisqu'il carac-

tériſoit le mouvement qui pouvoit les ramener à leur premiere exiſtence, & les faire profiter de la mort de leurs tyrans, combien ne devons-nous pas, en le portant, nous pénétrer du même ſentiment qui avoit fait la gloire de Rome pendant pluſieurs ſiecles !

Citoyens & freres, nous avons déjà franchi des eſpaces immenſes ; l'imagination ſuffit à peine pour ſe rappeller ce que nous étions avant le 14 juillet 1789, & l'on conçoit encore plus difficilement comment dans la journée du 10 août, nous avons pu nous élancer auſſi loin de l'abyme qui nous engloutiſſoit ; juſques-là des préjugés épais nous couvroient encore les yeux ; ce roi que nous avions conſervé, quoique ſon élévation fut notre ouvrage, quoique les vrais patriotes s'appliquaſſent à ne voir en lui qu'un fonctionnaire public, n'étoit pas moins placé dans une eſpece de tableau magique, où avec la chimere de ſon inviolabilité, il ſembloit être tiré de la claſſe des hommes : alors le nom de Républicain ſe confondoit avec les noms de factieux, de rebelles, d'enragés, de ſans culottes ; c'étoient les patriotes qu'on déſignoit ſous ces noms, & ſi les projets de Louis euſſent réuſſi, tous ces patriotes euſſent été immolés.

Alors, parler de la République étoit un crime, c'étoit vouloir la déſorganiſation & l'anarchie ; & cependant c'eſt depuis que la République eſt proclamée que nous volons de victoire en victoire, & la marche du gouvernement n'a jamais été plus rapide, plus unie que depuis ce moment, quoique l'organiſation du miniſtere ſoit la même, & que nous ayons ſeulement changé de miniſtres ; & une foule de pieces écrites ou apoſtillées de la main du roi, nous prouvent que ſi nous avons eu des

troubles pendant que le *veto* le rendoit maître de nos deſtinées, c'eſt qu'il les ſuſcitoit, c'eſt qu'il payoit les agitateurs, c'eſt qu'il vouloit nous perdre par nous-mêmes.

Sanctionons donc, & ſoutenons de tout notre ſang le décret qui frappe de mort quiconque oſeroit propoſer le rétabliſſement d'un roi ; environnons la convention qui va juger Louis le dernier, & ſur-tout défions-nous des voix qui s'éleveroient en faveur de ce coupable ; ſes partiſans, car malheureuſement il en a encore, cherchent vainement à exciter notre humanité ; a-t-il conſulté l'humanité lorſque les aſſaſſins étoient réunis aux tuilleries ſous ſes ordres, lorſqu'il avoit rallié & ſes gardes, & les Suiſſes, & les chevaliers du poignard, lorſqu'il les paſſoit en revue le matin du 10 août, pour imiter l'affreuſe bénédiction que le cardinal de Lorraine donna aux poignards de la Saint-Barthélemi ? A-t-il conſulté l'humanité lorſqu'il a fait venir des armées innombrables ſur notre territoire, lorſqu'il a corrompu des généraux pour livrer nos généreux ſoldats, lorſque les Lillois ont été en proie au carnage, lorſqu'il a déployé de toutes parts ſur la France l'appareil de la mort ? L'humanité, elle ne peut en ce moment élever qu'un cri, c'eſt celui de la vengeance ; nos freres, nos volontaires du premier Bataillon viennent encoré de ſignaler leur bras républicain, mais pouvons-nous penſer à leur gloire ſans penſer à leurs dangers, & n'eſt-ce pas Louis qui les a occaſionnés ? Pourrions-nous donner quelque compaſſion à Louis, & laiſſer dans l'oubli toutes les victimes qui ont péri le 10 août, toutes les familles que cette journée a plongées dans le deuil ? Que la Convention prononce, qu'elle

prononce promptement, & que l'humanité vengée lui permette de se livrer au travail d'une constitution pure, de s'occuper sans relâche du bonheur du peuple & de la prospérité de la Nation.

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL.

La Société après avoir entendue ce Discours, en a arrêté l'impression.

A la Rochelle, le 12 décembre 1792, l'an 1er. de la République Française; signé DUBOIS *pere, Président;* PHILIPPE, GRASSAS, A. CRASSOUS, & FOURNIAL *fils, Secrétaires.*

A LA ROCHELLE,
De l'Imprimerie de VINCENT CAPPON.